




Ce livre a été traduit en latin, à Ferrare : Febris quina quinae expugnata, et en Anglais, en Angleterre.

(Voir H. GROS : Le Triomphe du Quinquina, Paris Médical, 1932, n°27, 2 juillet & n°49, 3 décembre - Réf. bibl. : n°303)

Cet ouvrage a été publié sous le voile de l'anonymat par le Dr. François de la Salle, dit Monginot qui était le fils de l'auteur du Traité de conservation de la santé (Paris, 1631, in-4°), médecin de Henri IV.

Il fut édité à Lyon en 1679, à Paris en 1680, 1681, 1683, 1686, 1688, in-12°, traduit en latin par Théophile Bonnet sous le titre : Tractatus de febrium curatione per usum Quinquinae, et imprimé dans le Zodiacus medico-gallicus (Genève, 1682, in-4°, p. 161).

L'hypothèse a été émise que c'est sous l'influence du Dr. François de la Salle que La Fontaine aurait composé son "Poème du Quinquina".

– Cet ouvrage a fait l'objet d'un article du prof. Guiart dans le Paris Médical du 1er XII-1917 p 466 (partie paramédicale)



# DE LA GUERISON DES FIEVRES PAR LE QUINQUINA.




A PARIS,
Chez RENE' GUIGNARD,
ruë S. Jacques à l'Image
saint Basile.

M. DC. LXXX.
*Avec Privilege du Roy.*



# DE LA GUERISON DES FIEVRES PAR LE QUINQUINA.

QUELQUE ſoin que nous apportions à faire de nouvelles découvertes, ou à perfe-

ctionner ce que d'autres ont trouvé auparavant nous, il ne laisse pas de nous échaper une infinité de choses; & nous ne voyons jamais tout ce que la Nature nous met pour ainsi dire devant les yeux, Nous en avons un exemple dans le Quinquina, qui est sans contredit le remede le plus seur & le meilleur pour la guérison des Fiévres, qui se soit trouvé jusqu'icy: Cependant soit par prevention contre les choses nouvelles, ou par la repu-

gnance qu'on a naturellement pour les remedes inconnus, il a été assez longtemps comme abandonné, quoy qu'il meritât une meilleure destinée.

Il y a environ trente ans que ce remede est connu dans l'Europe. C'est l'écorce d'un arbre qui croît au Perou, nommé par les Indiens Kina, & par les Espagnols Palo de Calenturas, le bois des Fiévres. Ceux-cy le divisent en deux especes, dont l'une est cultivée & de

meilleure nature, l'autre eſt ſauvage & beaucoup moindre en vertu.

Quelques Auteurs ont donné dés ce temps-là la deſcription & la figure de cet arbre, & ont dit quelque choſe des qualitez de ſon écorce. On a reconnu auſſi dés lors par les experiences qui en ont été faites ſur les fiévres quartes, & enſuite ſur les autres Fiévres intermittentes, qu'en donnant le Quinquina en ſubſtance dans du vin, une fois ou deux à l'en-

trée de l'accés, il guérissoit souvent ces fiévres; mais aussi qu'elles étoiēt sujettes au retour. Un Medecin de Bruxelles écrivit environ dans le méme temps contre l'usage de ce remede. Ses raisons n'étoient pas assez fortes pour demeurer sans réponse. Un Auteur dont on ne sçait pas le nom en fit une. Mais peu d'années apres un sçavant Medecin de Louvain mit au jour un livre sur cette matiere, dans lequel il traite des vertus

& des proprietez du Quinquina, autant que ses expériences qui étoiẽt en petit nombre, lul en avoient donné de lumiere. Il répõd fortement aux objections qu'on faisoit contre son usage; il en donne même de bonnes préparations.

Depuis & pendant prés de vingt ans le Quinquina a eu ses approbateurs & ses ennemis, selon que chacun en a sceu faire un bon ou un mauvais usage, sans qu'on ait rien changé à sa préparation,

non plus qu'à la maniere de le donner.

Il y a quelques années qu'on s'est appliqué davantage à le faire valoir. Quelques-uns l'ont fait prendre en forme solide. D'autres ont jugé plus à propos de le donner en liqueur. Quelques autres, au lieu de le donner à l'entrée des accés, ont pris le temps de l'intermission; & enfin on l'a donné à plusieurs reprises, & pendant un temps plus ou moins long. Un habile Medecin de Lon-

dres, dans un traité qu'il a fait des maladies aiguës, allegue de tres-bonnes raiſons de cette methode. Il la préfere dans ſa pratique à toutes les autres, quoy qu'avec un peu trop de reſerve, pour n'avoir pas pouſsé ſes experiences auſſi loin qu'elles pouvoient aller. D'autres enfin, ont fait un ſecret de ce remede, & n'ont pas laiſſé en méme temps d'imiter cette maniere de le donner, ce qu'ils ont fait avec peu de circonſpection & beau-

coup de hardieſſe; & peut étre que cette hardieſſe n'a pas été inutile à ſoûtenir leur reputation.

Voilà qu'elle a été juſqu'à préſent la deſtinée du Quinquina. Cepẽdant il eſt indubitable que ſi dés les premieres experiences nous euſſions porté nos reflexions plus loin que nous n'avons fait, on auroit mieux profité de ces coups d'eſſay, pour en tirer dans la ſuite tous les avantages qu'on en devoit raiſonnablement attendre.

La premiere reflexion qu'on devoit faire étoit ſur la maniere de donner le Quinquina. Car il eſt aſſés étrange, que pendant tant de temps on ſe ſoit contenté de faire prendre deux gros de poudre détrempée dans du vin, ſans s'imaginer que ce pourroit être une trop grande quantité pour une ſeule fois, & trop peu auſſi pour une parfaite guériſon.

La ſeconde & la plus forte reflexion devoit être ſur le temps, où l'on

doit user de ce remede. Il estoit de grande consequence d'examiner s'il ne seroit pas plus avantageux de le donner hors des accez, & en le donnant hors des accez, s'il ne seroit pas encore mieux de le donner plus souvent, à plusieurs reprises pour guérir plus seurément, & empécher le retour.

Il faloit enfin faire reflexion sur une maniere de guérir si surprenante, en chercher les raisons, & en tirer de solides consequences, pour ne pas

renfermer l'action & la vertu de ce remede dans des bornes si étroites que celles qu'on vouloit alors luy prescrire.

Mon dessein est donc de faire connoistre les diverses préparations du Quinquina ; d'expliquer autant qu'il me sera possible, ses vertus & son action ; de donner la maniere de s'en servir dans toutes les Fiévres indifféremment; & enfin de répondre aux objections que l'on pourra faire contre son usage.

## DE LA PREPARATION DU REMEDE.

AVant que de donner la Préparation de ce remede, il faut observer en premier lieu que le Quinquina se peut préparer en plusieurs manieres sans rien perdre de sa vertu. Je ne prétends donc pas en donner une préparation qui excluë les autres; chacun se peut tenir à celles dont il aura fait un meilleur usage; & je ne don-

ne pas tant les miennes pour des regles, que pour des exemples.

La ſeconde choſe à obſerver, (pour ne pas ajoûter foy legerement à ceux qui font des myſteres de tous leurs remedes) c'eſt que de quelque maniere qu'on donne le Quinquina, il eſt toûjours la principale choſe, pour ne pas dire l'unique, à laquelle eſt deuë la guériſon des Fiévres, & tout ce qu'on peut luy ajoûter, ne ſert tout au plus qu'à

l'aide

l'aider dans ſon action.

La troiſiéme obſervation à faire, eſt de ne rien ajoûter aux preparations du Quinquina qui puiſſe empeſcher ou retarder ſon action. C'eſt pour cela qu'il faut en bien connoiſtre les qualitez, pour ne luy rien joindre qui leur ſoit contraire. Les déguiſemens qu'y apporteroient ceux qui pour leur utilité en voudroient faire un ſecret, & qui d'ailleurs n'auroient pas une parfaite connoiſſance du remede,

non plus que du ſujet ſur lequel on doit l'appliquer ; ces déguiſemens, dis-je, pourroient nuire extrémement aux malades, & empécher ou retarder leur guériſon. C'eſt un avis qu'il eſt bon de donner, afin qu'on évite cét abus, & qu'on s'en rapporte à ceux qui agiront avec connoiſſance, & de bonne foy.

Enfin, la quatriéme choſe à obſerver, regarde la ſeureté de la guériſon. Pour cela il faut ſçavoir que de quelque façon

qu'on prépare le Quinquina, on en doit prendre une certaine quantité qui puiſſe guérir parfaitement & ſans retour. Cela ne ſe peut pas préciſémẽt déterminer pour toutes ſortes de Fiévres & de maladies indifféremment. Cependant, pour s'en former une regle generale, autant qu'il eſt poſſible, il ſuffit de dire, que de quelque préparation qu'on ſe ſerve, il faut employer ordinairement pour la guériſon de chaque perſonne une on-

ce & demie, ou quelque peu plus de Quinquina; mesme qu'on peut augmenter ou diminuer cette quantité ~~à proportion~~, suivant les differentes occasions. Il y en aura sans doute d'assez heureux pour estre guéris avec moins d'une once & demie, sur tout dans une saison favorable: mais comme je n'ay point d'autre veuë que de proposer ce qu'il y a de meilleur & de plus certain, j'étends la chose jusqu'à cette quantité. La rai-

ſon & l'experience feront voir que n'y ayant aucun riſque dans l'uſage de ce remede, il vaut toûjours mieux en prendre plus que moins, pour s'aſſurer d'une guériſon parfaite. Je viens à la préparation.

On peut donner le Quinquina en forme ſolide, ou en liqueur. En forme ſolide, comme en bol ou en extrait.

Pour le donner en bol, il faut le mettre en poudre tres-ſubtile, & le méler avec quelque extrait,

comme celuy de graine de Geniévre, ou avec quelque Sirop ou Conserve, cõme celle d'Oeillets rouges, ou de fleurs de Soucy. Pour le donner en extrait, il en faut tirer la teinture avec l'eau de vie, ou avec l'esprit de vin simple ou composé, & la reduire en une consistance de miel.

Si on le veut donner en liqueur, ce sera en teinture ou en infusion. En teinture, comme celle qui sert à faire l'extrait;

& ſelon qu'on la voudra avoir plus ou moins forte, & la donner en moindre quantité, on retirera par la diſtillation plus ou moins de l'eſprit de vin qui aura ſervy à faire cette teinture, laquelle ſe donnera dans quelque liqueur convenable.

Si on le donne en infuſion, il la faut faire avec le vin, ou avec quelque autre liqueur. Si on la fait avec le vin, ce ſera ou à froid ou à chaud, ou avec le Quinquina ſeul,

ou avec addition d'autre chose. Voicy l'exemple d'une préparation, sur laquelle plusieurs experiences ont roulé.

Il faut prendre quatre pintes de vin blanc ou de vin rouge, celuy des deux qui aura moins de vert, & qui aura plus de delicatesse que de force. On y mettra pour les quatre pintes une once & demie, ou quelque peu plus de Quinquina mis en poudre assez subtile, demy-poignée de fleurs de petite Centaurée, deux

deux ou trois gros du ſel de la meſme plante, deux gros de bon tartre blanc, ou au lieu de ces deux ſels, deux oủ trois gros de ſel ammoniac bien pur, deux gros de bois de Saſſafras coupé par petits morceaux, ou autant de graine de Geniévre. On fera infuſer le tout l'eſpace de vingt-quatre heures ſur des cendres chaudes, dans un vaiſſeau bien bouché : en ſuite on paſſera l'infuſion pour s'en ſervir.

Mais ſi avec l'utilité

on veut s'attacher aussi à ce qu'il y a de plus facile & de moins desagreable, on trouvera dans les preparations suivantes tout ce qu'on peut souhaiter là-dessus.

On mettra dans un tonneau plein de vin, du Quinquina mis en poudre, dont la quantité, sur autant de pintes que contiendra le tonneau, sera de trois gros à demy once pour chaque pinte, selon la force qu'on voudra donner à la boisson; de la petite Centaurée,

du bois de Saſſafras, ou des grains de Geniévre, du ſel ammoniac; le tout à proportion des pintes de vin que contiendra le tonneau; en obſervant pour cela les meſmes doſes qui ont été données dans l'infuſion cy-deſſus. On remuëra le tonneau pluſieurs fois pendant quelques jours, en le roulant d'un côté, & d'autre pour faire un parfait mélange de tout, & y exciter une fermentation, qui quoy que legere ne ſera pas inutile: puis on le laiſſera repoſer & éclaircir.

Cette mesme préparation sera encore meilleure & plus agreable, si on la fait dans le temps des vendanges, mélant les mesmes choses avec le vin lors qu'on le fait cuver : & afin que rien ne se perde de sa vertu, il faut faire cuver d'abord le vin avec le Quinquina & les autres drogues dans le tonneau où on veut conserver le remede. On remuëra souvent, ou on roulera ce tonneau de fois à autre autant de temps que le

vin demeurera à cuver: puis on laissera éclaircir le tout.

Ceux qui sçavent les effets de la fermentation, connoîtront bien l'utilité de celle-cy, puis qu'elle servira à détacher les parties les plus subtiles & les plus actives d'avec les plus grossieres & les plus materielles, tant du vin que du remede. Ainsi sa vertu & son action en sera plus forte, sans qu'il soit besoin d'y ajoûter aucuns sels, comme aux autres préparations, ny

d'autres agens que ceux qui sont dans le vin, lesquels feront en mesme temps la fermentation du vin & du remede, & serviront à augmenter son activité & sa penetration.

On peut aussi composer une Biére avec le mesme remede en faveur de ceux qui sont accoûtumez à ce breuvage. Elle aura les mesmes vertus que le vin, pourveu qu'on augmente la doze du Quinquina, par exemple d'environ un tiers, &

qu'on y ajoûte une quantité ſuffiſante de Saſſafras, bois ou graine de Geniévre, ou quelque autre choſe qui donne un gouſt agreable à la Biére, & empeſche qu'elle ne s'aigriſſe.

Si on veut que l'infuſion ſoit faite avec quelque autre liqueur, la préparation qui ſuit pourra auſſi ſervir d'exemple pour les occaſions dans leſquelles on jugera à propos de la préferer à la précedente.

On prendra deux pin-

tes des eaux qui ſont en uſage pour les Fiévres, comme celles de Fénoüil, de Perſil, de petite Centaurée, ou quelque autre qui ſoit un peu ſpiritueuſe : on les aiguiſera d'une cuillerée d'eſprit de vin pour chaque pinte, ou de la teinture meſme du Quinquina: il faut mettre dans ces eaux une once & demie de Quinquina en poudre aſſez ſubtile, deux pincées de fleurs de petite Centaurée, trois gros de ſon ſel. On mettra le tout ſur un bain de

ſable, dans un vaiſſeau de rencontre bien bouché, & on le fera infuſer à petit feu, pendant vingt-quatre heures, ou pendant le temps neceſſaire pour tirer toute la teinture.

On peut faire auſſi l'infuſion avec des Ptiſannes communes, l'eau ſimple, &c. pourveu qu'on y mette un peu plus de Quinquina, & quelques ſels aperitifs, ou autre choſe qui aide à la liqueur à ſe bien charger de la teinture; que le vaiſſeau

ſoit bien bouché, & qu'on dõne plus de temps à l'infuſion, n'étant pas toujours neceſſaire pour tirer la vertu du Quinquina, que cela ſe faſſe avec du vin, ou des choſes fort ſpiritueuſes.

Ce ſont les Préparations dont je me ſuis ſervy tres-heureuſement. Cependant je préfere en beaucoup de rencontres l'infuſion avec le vin, & ſur tout la préparation faite dans le temps des Vendanges, pour les raiſons que je diray dans l'u-

ſage de ce remede. C'eſt pourquoy cette préparation me ſervira d'exemple, plutoſt qu'aucune autre; & on doit s'aſſurer que je n'avanceray rien qui ne ſoit fondé ſur un tres-grand nombre d'experiences.

## DE L'ACTION DU REMEDE.

ON ne doit pas s'attendre que j'explique à fonds, & ſans laiſſer de difficultez, la ma-

niere dont agit le Quinquina. La Nature nous l'a cachée, de mesme qu'elle a fait celle de plusieurs autres de ses productions. Je me contenteray de donner mes conjectures le mieux qu'il me sera possible. Et pour cela, il est necessaire de former une idée generale du sujet sur lequel il agit.

Il faut donc se representer que la Fiévre est un boüillonnement ou une fermentation extraordinaire excitée dans la

masse du sang; que cette fermentation contre nature altere ce sang, en trouble le mouvement, & pervertit l'œconomie de tout le corps; Que le principe ou la cause immediate de cette fermentation est un mauvais levain qui tient de l'aigre ou de l'acre, & qui infecte & agite les humeurs de differente maniere, d'où naist la difference des Fiévres, & la division qu'on en peut faire en intermittentes, en continuës, & en acci-

dentelles ou fymptomatiques.

Dans les Fiévres intermittentes ce levain vient fouvent de quelque portion d'un mauvais chyle ou des alimens que nous avons pris, dont le premier degré de corruption eft de contracter une aigreur fermentante qui excite la Fiévre. Ces fucs étrangers ne pouvant avoir de liaifon avec le refte de la maffe du fang, y caufent du boüillonnement & du trouble. jufqu'à ce qu'ils foient ou

corrigez ou ſeparez des autres humeurs.

Dans les Fiévres continuës, ce meſme ferment acide s'engendre des meſmes alimens, ou de toute la maſſe du ſang, & à meſure qu'il y circule, il y augmente ſon acreté, & y produit cette violente effervescence qui fait la continuité & la grandeur de la Fiévre. Il cauſe le deſordre & la deſ-union dans toutes les parties de ce ſang, dont les plus ſpiritueuſes ſe détachant des plus groſſie-

res, se mettent dans un mouvement & dans un degré d'exaltation entierement contre nature; & tout cela ne cesse que lors que ces esprits impetueux sont parfaitement calmez ou dissipez de quelque maniere que ce puisse estre.

Enfin dans les Fiévres accidentelles, sous lesquelles il faut comprendre les Fiévres lentes, ou les Fiévres d'obstruction, celles qui surviennent par des fluxions ou par des dépôts d'humeurs

ſur quelque partie, les Fiévres malignes qui enferment la Rougeole, la petite Verole, le Pourpre, &c. Dans toutes ces Fiévres, dis-je, qui ne proviennent que de la coagulation de quelques parties du ſang, & de la trop grande fluidité des autres, comme on le pourroit montrer en détail; ce meſme ferment en eſt la cauſe, en ſeparant les parties les plus tenuës & les plus ſubtiles de la maſſe du ſang, d'avec les plus groſſieres

& les plus épaiſſes. Ces particules ainſi deſunies par l'acreté ou l'acidité de ce ferment, s'entre-choquent & ſe combatent. Les unes ſe figent, ſe coagulent, demeurent ſans mouvemẽt, & croupiſſent dans quelques endroits du corps, & les autres ſe mettent en plus grande agitation, & roulent avec plus de précipitation dans les vaiſſeaux. Ainſi la circulation naturelle & le mouvement égal du ſang eſt interrompu & troublé, & cet-

te interruption ne cesse que par la reünion & le calme de toutes ces parties, ou par la dissipation de ce qui ne peut changer de nature, & sur tout par la destruction de ce ferment, comme de la cause de tout le desordre.

Ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide, comme de la principale cause de toutes les Fiévres, se pourroit prouver par les effets, c'est à dire par tous les accidens qui arrivent

aux Fiévres. C'eſt ſans doute ce levain qui à l'entrée des intermittentes y cauſe le froid, les friſſons, les laſſitudes douloureuſes, les difficultez de reſpirer ; ſoit en irritant & picquant par ſon acreté toutes les parties ſenſibles, ſoit en retardant la circulation du ſang, par le reſſerrement de ces parties, & la conſtriction des vaiſſeaux & des parties membraneuſes, ce qui eſt le propre de l'acide ou de l'acre. L'ardeur, l'excez de la ſoif, les dou-

leurs de teste, les inquietudes, les agitations, les mouvemens convulsifs viennent d'une plus forte acrimonie, & d'une plus violente action de ce levain sur les humeurs; ce qui y cause un plus grand combat, une plus forte effervescence, & une circulatiō plus prompte; cela dure jusqu'à ce que ce levain s'en aille par les sueurs ou s'exhale par la transpiration. Ainsi la Fiévre cesse, parce que la cause en est dissipée.

C'eſt par cette raiſon que les ſueurs qui ſentent l'aigre, ou qui ſont accompagnées de rougeurs & de cuiſſons à la peau ſont plus critiques que les autres, & marquent que cet aigre ou cet acre eſt emporté pour ne plus produire de nouvelles fermentations. Les puſtules meſme qui paroiſſent aux levres & aux autres parties du viſage, ſont des indices de la ſortie de ce levain, & quelques petites qu'elles ſoient, elles n'en ſont pas

moins des marques preſque indubitables de la décharge qui s'en eſt faite par toute l'habitude du corps.

Si ces obſervations ne nous menoient pas trop loin, nous ferions voir encore qu'on ne peut attribuer aucun de ces effets à une autre cauſe qu'à celle-là ; du moins on ne peut diſconvenir que ce levain n'y ait la meilleure part, & qu'il ne prévaille ſur les autres cauſes par la vigueur de ſon action, s'il ne le fait

par ſa quantité : je n'en excepte pas la Bile, qu'on accuſe preſque toûjours de tous les deſordres, & de tous les accidens des Fiévres: elle domine ſouvent ſur les autres humeurs, ſans produire aucun mouvement de Fiévre, comme cela ſe void en pluſieurs maladies; par exemple dans la jauniſſe, où cette Bile communique ſa teinture dans un ſouverain degré au ſang & à toutes les parties du corps, ſans que la Fiévre s'y joigne toûjours, ou

qu'elle

qu'elle y ſoit cõſiderable. Cela feroit croire, pour le dire en paſſant, que cette bile ſeroit moins la cauſe que l'effet de cette fermentation, ou que du moins elle ne la peut produire ſans le mélange de ce ferment, tel que je le viens de dire.

Si on vouloit examiner ce levain de plus prés, & faire l'anatomie du ſang, pour voir ſi effectivement il y doit dominer au temps de la Fiévre, on trouveroit peut-eſtre dans cet examen la meſ-

me chose qu'un Medecin de Dannemark tres-sçavant & tres-curieux a remarqué dans la distillation qu'il a faite du sang de quelques febricitans, qu'il s'y rencontre moins de sel volatil que dans celuy des personnes saines; dont on pourroit inferer qu'il y auroit alors plus de parties acides & acres qui prennent la place des parties volatiles & spiritueuses : de mesme qu'il arrive aux vins qui se tournent en vinaigre, ce qui se fait, tant dans

le vin que dans le ſang, par la diſſipation des eſprits, & par l'augmentation ou la multiplication de leurs parties acides, dont la maniere eſt aisée à concevoir à ceux qui connoiſſent la Chimie.

Aprés ce que je viens de dire, on pourra comprendre plus aisément, de quelle maniere ce remede agit ſur la cauſe des Fiévres; en ſuppoſant, ce qui eſt vray, qu'il eſt composé de parties ſubtiles, piquantes, & ameres, jointes à quelque apreté

legerement aſtringente. Son amertume combat & mortifie le levain des Fiévres ; l'amer & l'acide ne pouvant compatir enſemble , & leur propre étant de ſe détruire l'un l'autre , comme on le pourroit prouver par pluſieurs experiences: la ſubtilité de ſes parties & leur pénetration ſert à reſoudre & à diſſiper ce levain, & à empeſcher ou a détruire la coagulation des humeurs ; ſon apreté & ſon aſtriction calme & dompte leur boüillonne-

ment & leur agitation, en fortifiant en mesme temps les parties où ce levain avoit fait quelque impression.

Sur ces principes, on peut dire que dans toutes les Fiévres indifférem-mẽt ce remede peut combattre mortifier & resoudre ce mauvais levain; qu'il l'altere & qu'il le change, ou qu'il aide à la nature à le chasser hors du corps par quelque voye ou sensible ou insensible; que son action s'étend à la Fiévre con-

tinuë, auſſi bien qu'à l'intermittente ; ce levain étant, comme j'ay dit, preſque de meſme nature dans les unes que dans les autres, & ne differant que de quelques degrez de fermentation & d'activité ; en ſorte que les divers foyers où on prétend que les Fiévres s'allument, ou les differens ſieges qu'elles occupent, n'empeſchent pas que le remede ne porte ſa vertu par tout, & ne dompte ce levain, quelque difficile qu'il ſoit à détruire.

Ce que je dis de la vertu du remede, n'est pas seulement veritable à l'égard du Quinquina qui en est le principal sujet; on le peut aussi dire en quelque façon de la petite Centaurée qui y est ajoûtée. Elle est amere, aperitive, déterſive, & legerement aſtringente; de ſorte que poſſedant des qualitez approchantes de celles du Quinquina, elle doit du moins l'aider dans ſon action. En effet, l'experience a appris, que quand ces

deux remedes ſont joints enſemble, on eſt encore plus aſſuré de la guériſon. On a meſme veu pluſieurs fois la ſimple décoction de la petite Centaurée guérir des Fiévres aſſez opiniâtres. J'ajoûte le ſel de la meſme plante, & le tartre blanc, qui étant mélez enſemble ſe fortifient l'un l'autre dans leur action, pour porter par tout leurs facultez aperitives & deterſives, auſſi bien que celles des autres remedes, & entraîner avec eux la

matiere du levain des Fiévres. La meſme choſe ſe peut dire auſſi du ſel ammoniac qui leur peut eſtre ſubſtitué. Le Saſſafras & les grains de Geniévre n'y ſont ajoûtez que pour donner vigueur à l'eſtomach, qui eſt ſouvent le ſiege des plus fâcheux accidens de la Fiévre.

Outre tout cela, on peut encore ajoûter au remede une teinture de Laudanum, lors que les redoublemens ou les accez ſont violens, & qu'il

s'agit d'appaiser la grande fermentation qui en eſt la cauſe , & calmer l'impetuoſité des eſprits. Son amertume & ſon apreté qui ont du rapport avec celles du Quinquina, peuvent auſsi aider à combattre le levain des Fiévres , de meſme que la faculté qu'il a de procurer la ſueur ou la tranſpiration peut auſsi faire exhaler la matiere de ce levain. Il ne faut pas dire qu'il empeſche d'autres evacuations: il ne retient rien quand il eſt

donné à plusieurs reprises & en petite doze; & quād il le feroit, le calme qu'il rend aux humeurs & la transpiration qu'il procure, sont bien plus salutaires que la suspension de quelqu'autre évacuation n'est nuisible. Si je voulois appuyer cette pratique sur des authoritez, je me servirois de celles des plus grands Medecins de l'antiquité qui se sont servis de l'Opium & des autres narcotiques pour la guérison de plusieurs Fiévres, de mesme que

de bons Praticiens de ce temps se servent du Laudanum pour le mesme sujet. Mais comme il n'est pas d'une absoluë necessité de joindre ce remede au Quinquina, mesme qu'il est souvent utile de s'en abstenir, il en faut remettre l'usage à la prudence & à l'habileté du Medecin.

Au reste, pour confirmer tout ce que je viens d'avancer de l'action & du pouvoir de ce remede, il est à remarquer, suivant ce que l'ex-

perience m'a appris plusieurs fois, qu'il a encore cecy de particulier qu'il emporte d'ordinaire la pluſpart des accidens qui accompagnent les Fiévres, comme ſont les gonflemens & les tenſions douloureuſes du bas ventre, les embarras du Foye & de la Rate & d'autres parties, les pertes d'apetit, les indigeſtions, les Flux de ventre, & autres deſordres qui ſe trouvent le plus ſouvent diſſipez dans le meſme temps de la guériſon de la Fié-

vre. Ce qui ne ſera pas difficile à cõcevoir quand on fera encore reflexion ſur les qualitez de ce remede, puiſque par ſon amertume, par ſon auſterité, & par ſon aſtriction il doit reſſerrer & fortifier toutes les fibres des parties, & leur donner aſſez de vigueur pour rejetter tout ce qui leur eſt étranger, en meſme temps que par ſa faculté deterſive & aperitive il emporte les matieres d'obſtruction par les differentes voyes que la na-

ture ſe fait.

Voila mes conjectures ſur les vertus & ſur l'action du Quinquina. Si on m'objecte qu'il y a d'autres remedes dans la Nature qui poſſedent en apparence les meſmes qualitez, & qui pourtant ne produiſent pas les mêmes effets, je répondray de bonne foy qu'il y a quelque choſe de particulier dans l'union des qualitez de ce remede ou dans la contexture de ſes parties, qui luy donne un pouvoir plus ſingu-

lier qu'à tous les autres remedes de détruire la fermentation des Fiévres ; que cette union ou cette contexture nous est entierement inconnuë, & que nous ne connoissons pas non plus en quoy consiste precisément la fermentation qu'il doit éteindre. De cela on peut conclurre que ce remede agit sur cette fermentation, par des ressorts qui nous sont cachez, & qui feront toûjours le sujet de nostre admiration.

L'U-

## L'USAGE DU REMEDE.

IL y a quelques obſervations à faire ſur les choſes qu'on doit mettre en pratique, avant que de ſe ſervir du remede, & aprés s'en eſtre ſervy.

La premiere obſervation regarde la ſaignée. Il eſt conſtant qu'en pluſieurs occaſions on ne peut ſe diſpenſer d'y avoir recours avant l'uſage du remede. Il faut neant-

moins prendre garde que l'abus qu'on en pourroit faire épuiseroit les forces, & altereroit les fonctions des parties, ce qui seroit capable d'empescher ou de retarder l'action du remede qui ne pourroit dans ce desordre faire aisément une assez forte impression de sa vertu. Aussi est-il vray que des personnes épuisées par la saignée, aussi bien que par la longueur de la maladie, ont eu besoin pour estre parfaitement rétablies, de se ser-

vir plus long-temps de celuy-cy. Il faut donc en cette rencontre se laisser conduire par un habile Medecin, qui sçaura user à propos de la saignée, pour vuider les vaisseaux lors qu'ils se trouveront trop pleins, & pour diminüer le trop grand boüillonnement du sang. Aprés cela il est indubitable qu'on donnera le remede plus surement, & avec un plus prompt & un plus heureux succez.

La seconde chose à ob-

ſerver, regarde la purgation, laquelle eſt neceſſaire avant que de prendre le Quinquina, lors qu'il y a beaucoup d'impuretez dans le bas ventre, & que les premieres voyes ne ſont pas libres. Ce ſont des obſtacles au remede qui ne doit rien trouver qui l'arreſte en ſon chemin. Cependant il eſt tres-vray qu'il n'eſt pas beſoin pour le donner, qu'on ait épuiſé toutes les mauvaiſes humeurs, parce qu'aprés avoir fait ceſſer par le re-

mede leur fermentation, & par consequent la Fiévre, les purgatifs qu'on donnera dans la suite, emporteront sans peine toute la matiere qui entretenoit cette fermentation & cette Fiévre.

La troisiéme observation regarde le regime de vivre. Car encore que sans en observer aucun, on puisse guérir par le moyen de ce remede, c'est un tres-grand abus de mépriser les regles du boire & du manger, en un temps où la Fiévre af-

foiblit les parties, & en trouble les fonctions. Il ne faut pas s'imaginer que par l'usage de ce remede on se mette au dessus de tous les desordres que le mauvais regime peut causer, & des fascheuses suites qui en pourroient arriver. Outre cela, le sang estant infecté de méchans sucs que les mauvais alimens y auroient glissez, ne seroit plus si propre à recevoir l'impression du remede qui demande, autant qu'il se peut, un sang

plein d'esprits, & dégagé de ces impuretez. De plus, il est tres à propos de donner de la nourriture qui ait quelque rapport avec le remede, & qui je soigne à luy pour détruire plus aisément le levain de la Fiévre. C'est pourquoy il y a quelques Fiévres dans lesquelles on peut donner du vin, & retrancher quelque chose des alimens trop rafraîchissans, pour se servir de ceux, qui par leur chaleur temperée, & par leur facile distribu-

tion, peuvent en quelque ſorte aider le remede à diſſiper le ferment des Fiévres, & à empeſcher ſes mauvais effets. Il faut donc éviter tout ce qui ſe digere & ſe diſtribuë mal ; & tout ce qui eſt aigre, ou ce qui ſe peut aigrir ou corrompre facilement, comme les laitages, les ragoûts, les legumes, les fruits, &c. & en general tout ce qui peut ſervir à augmenter la matiere du ferment, & à boucher les paſſages par où elle doit ſortir. En un

mot,

mot, il faut suivre exactement ce que les Medecins doivent prescrire en de pareilles occasions, bien que la bonté & la vertu du medicament permettent quelquefois de passer pardessus les regles de la Medecine.

Enfin, la quatriéme observation regarde l'usage du remede en general. Pour le donner avec toute l'exactitude possible, on doit avoir égard à la qualité des accés, à leur force plus ou moins grande, aux accidens qui les

accompagnent, au temperament & à la constitution du malade, à l'âge, au sexe, à la saison, & à d'autres choses qui peuvent changer la maniere de le donner, mais qui pourtant ne doivent pas empescher qu'on ne le donne. Par exemple, dans un temperament fort chaud, dans une constitution delicate, à un enfant, &c. il en faut diminuer la doze, en donner moins souvent & plus long-temps; si c'est avec le vin, il faut l'affoiblir

par le mélange de quelque liqueur ou de quelques eaux convenables.

Aprés ces obſervations generales, il faut expliquer de quelle maniere ce remede ſe peut appliquer à la guériſon de toutes les Fiévres, & quel en doit eſtre le vray & le legitime uſage. Pour le faire avec plus de briéveté, je ne parleray que de la maniere de donner le remede en liqueur, & avec le vin; ce qui ſe pourra étendre aiſément à l'u-

ſage de toutes les prépa-rations.

Je commence par les Fiévres intermittentes. Ayant ſuppoſé que le malade eſt bien préparé, que la plenitude eſt oſtée par la ſaignée, les impuretez du bas ventre emportées par la purgation, & les voyes ouvertes par quelques autres remedes; & ayant laiſſé paſſer quelques accés pour voir ſi la Fiévre ne pourra pas eſtre guérie par ces remedes generaux, & par la nature meſme qui eſt toû-

jours la meilleure voye; tout cela, dis-je, ſuppoſé, on commencera dans les Fiévres tierces à ſe ſervir du remede à l'iſſuë de l'accés. On le prendra par intervalles & à pluſieurs repriſes juſqu'au retour de la Fiévre qui pour la premiere fois ne laiſſera pas de revenir. Aprés que cet accés ſera paſſé, on reprendra le remede de la meſme maniere qu'auparavant, juſqu'au temps de l'autre accés, qui ne doit pas revenir, ſi on obſerve regu-

lierement tout ce qui eſt preſcrit.

Je ne détermine pas quels intervalles] il faut mettre entre une priſe du remede & l'autre priſe; cela dépend de la force de ſon infuſion, ou de la longueur de l'intermiſſion d'un accés à un autre. Si l'infuſion eſt forte, on peut laiſſer paſſer plus de temps d'une priſe à l'autre, que ſi l'infuſion eſtoit foible; ſi l'intermiſſion eſt longue, on n'eſt pas obligé de multiplier autant les priſes, que ſi le

temps de l'intermiſſion eſtoit plus court. Il ſuffit donc de dire que pendant tout le temps qu'on le donne juſqu'au jour que l'accés de la Fiévre ne ſera pas revenu, on doit avoir conſumé ſix gros, ou une once de Quinquina; qu'il faut donner le remede une heure ou deux devant la nourriture, & deux ou trois heures aprés; & que chaque priſe peut eſtre de quatre onces de liqueur ou environ.

Et pour empeſcher ab-

ſolument le retour de la Fiévre, on continuëra le remede pendant huit jours, deux priſes par jour, le matin, & le ſoir devant ſouper, ou en ſe mettant au lit; & pendant huit autres jours on en prendra une fois par jour, ou le matin ou le ſoir.

Que ſi nonobſtant toutes ces précautions, la Fiévre ne laiſſoit pas de revenir (ce qui eſt pourtant aſſez rare quand on a obſervé tout ce que je viens de dire) il faudra

recommencer le remede de la maniere qu'on aura fait la premiere fois, & la Fiévre ne reviendra plus: sur tout si on recommence l'usage du remede immediatement aprés le premier accés, & auparavant que la Fiévre ait fait de nouveaux progrés

Au reste, il n'est pas necessaire d'observer un grand regime de vivre dans l'entre-temps des accés; sur tout s'ils sont courts & moderez, on peut permettre l'usage des alimens solides, &

celuy du vin pour les raiſons que j'ay dites cy-deſſus.

Il n'eſt pas beſoin de donner d'autres regles pour la Fiévre double tierce. C'eſt à la fin d'un accés qu'il faut commencer à donner le remede; & il faut continuer de meſme que dans la tierce, juſqu'à ce que la Fiévre ſoit guérie; ce qui arrive d'ordinaire au ſecond accés, ou au plus tard au troiſiéme. On doit ſeulement obſerver que ſi les accés ſont fort

longs & fort violens; il faut pour la nourriture s'en tenir aux boüillons & aux œufs, au lieu qu'autremēt on en pourroit user comme dans les Fiévres tierces.

La Fiévre quarte & double quarte ne demandent pas non plus de nouvelles regles. Dans la quarte on a tout le temps necessaire pour donner le remede, puis qu'on a deux jours entiers pendant lesquels on le donne sans interruption de la mesme maniere que dans

les Fiévres précedentes, & la Fiévre s'éteint de mesme au second ou troisiéme accés. J'en dis autant de la double quarte, & j'ajoûte que c'est sur tout dans ces Fiévres que les alimens les plus rafraichissans, & les plus humectans ne sont pas les meilleurs ; & qu'au contraire le vin & les viandes plus solides sont de saison ; pource qu'y ayant plus d'acidité à combatre dans les humeurs, ces sortes d'alimens sont plus propres

à la mortifier & à la corriger.

Au reste les principales remarques qu'il y a à faire dans toutes les Fiévres intermittentes, sont qu'il faut donner le remede si à propos, & avec tant de discernement que rien ne s'oppose à son action, & qu'au contraire tout contribuë à la faire reüssir. Pour cela il est bon d'attendre que les premiers boüillons de la fermentation soient un p. u calmez, sur tout lors que les accés sont longs

& violens : car s'ils étoient médiocres, on pourroit dés le commencement d'une Fiévre, pour empeſcher le progrés du levain, donner le remede avec un heureux ſuccés, & meſme ſans grande préparation: en cette occaſion, le remede a moins d'obſtacles à ſurmonter,&peut mortifier aisément le levain de la Fiévre, & effacer les premieres impreſſions qu'il aura faites.

En ſecond lieu, il ne le faut pas donner à l'en-

trée de l'accés, comme on l'a donné jusqu'à present, parce que c'est exciter un combat hors de saison entre le remede & le levain, qui est alors dans la force de son action, & que c'est fatiguer inutilement le malade; il ne le faut pas donner non plus dans tout le cours de l'accés pour les mesmes raisons on doit laisser passer ce mouvement de la Fiévre, & prendre le temps du calme, pendant lequel le remede se mélant avec tou-

te la masse du sang, luy communique sans resistance toute sa vertu, & aide insensiblement la nature à surmonter la cause de la Fiévre.

C'est dans la méme veuë qu'il faut le donner plûtost en breuvage qu'en forme solide, afin de le faire passer plus aisément par tout; on le donne aussi à plusieurs reprises pour produire peu à peu le méme effet, & corriger doucement le vice que les humeurs ont contracté; on le donne méme

me fort à propos deux ou trois heures aprés le repas, parce que dans ce temps-là il s'unit avec une partie du chyle, qui par ce moyen entre comme un nouveau baume dans la masse du sang, la corrige & la renouvelle.

Par cette methode de donner le Quinquina, on ne s'assure pas seulement de la guérison, mais on peut méme en prédire le temps, puis qu'il est comme infaillible que la Fiévre ne reviendra pas le jour du second ac-

cés depuis le commencement de l'usage du remede. Et pour faire un pronostique encore plus juste, l'experience m'a appris, que quand la Fiévre doit finir en ce temps-là, l'accés qui suit les premieres prises du remede, est toûjours different de celuy qui en a précedé l'usage, qu'il est quelquefois plus long, mais souvent plus court; qu'il prend à d'autres heures qu'il n'avoit fait auparavant; ou que les accidens qui l'accompa-

gnent, ſont differens de ceux des autres accés. Alors on peut dire comme indubitablement que celuy-cy ſera le dernier, ou que celuy qui le ſuivra ne ſera, s'il faut ainſi dire, que l'ombre d'une Fiévre.

Ces changemens ſont voir que le levain de la Fiévre eſt emporté par le remede, au lieu que s'ils n'arrivoient pas, ou qu'ils fuſſent fort mediocres, on pourroit conclurre de là que ce levain ne ſeroit pas encore ſurmonté, &

qu'il ſeroit à propos d'augmenter la force du remede, ou d'en multiplier les priſes pour éviter le retour de quelques accés qui ſeroient pourtant en fort petit nombre, quand même on ne changeroit rien à l'uſage du remede.

Pour ce qui eſt des Fiévres continuës, il eſt conſtant qu'elles demandent plus de circonſpection que les Fiévres intermittentes. Il faut ſuivant les ordres de la Medecine, avoir ſuffi-

ſamment ſatisfait aux regles generales, tant à l'égard de la ſaignée & de la purgation, que des autres remedes qui ſe pratiquent en telles occaſions: En un mot, ce ſera aprés que le malade y aura eſté bien préparé, & que la plus grande violence de la Fiévre ſera éteinte, qu'on donnera le remede. En ce cas, je puis aſſurer qu'il appaiſera inſenſiblement la fermentation des humeurs, & qu'il guérira les Fiévres continuës auſ-

ſi bien que toutes les autres. Il faut pour cela le dõner dans le plus grand relâche de la Fiévre, en petite quantité, & à moins de repriſes ſi l'infuſion eſt forte; plus fréquemment, & en plus grande doze ſi l'infuſion eſt foible, ſi le vin a boüilly, s'il eſt temperé avec quelque liqueur convenable, ou ſi l'infuſion n'eſt faite qu'avec une ſimple ptiſanne.

On peut meſme donner l'infuſion du Quinquina dés le commen-

cement d'une Fiévre continuë, pourveu qu'on le donne en ptiſanne & avec peu ou point de vin: & cela pour dompter facilement la fermentation des humeurs, & en empécher le progrés; auſſi a-ton veu pluſieur fois des perſonnes guéries de Fiévres continuës, dont la guériſō ne pouvoit étre raiſonnablement attribuée qu'à l'uſage d'une ptiſanne de Quinquina priſe pour breuvage ordinaire pendant tout le temps de la Fiévre.

Il reste encore à parler de l'usage du remede dans les Fiévres accidentelles. L'experience a appris qu'il appaise aussi les Fiévres lentes, pourveu qu'elles ne soient pas trop inveterées, ou qu'elles ne dépendent pas d'un vice considerable de quelque partie principale ; en ce cas il y a peu ou point de remede; on n'en doit attendre que dans celles qui sont en leur commencement, & qui ont encore du rapport avec les autres Fiévres,

vres, ſoit par leurs redoublemés périodiques, ſoit par d'autres ſignes qui marquent que la Fiévre fait moins d'impreſſion ſur les parties que ſur les humeurs.

En cette occaſion l'on uſera du remede à peu prés de la meſme maniere que dans les Fiévres continuës, & quand par ce moyen la fermentation ſera appaisée, ou du moins fort diminuée, on viendra plus facilement à bout des obſtructiós qui entretiennent ces ſortes

de Fiévres. Il faut pourtant obſerver que ſi la Fiévre ne cede pas aiſément au remede, il eſt ſouvent à propos d'en ſuſpendre l'uſage pendant quelques jours : de cette maniere le remede repris au bout de quelque temps fait plus d'impreſſion ſur le levain de la Fiévre, & la Nature fait un nouvel effort pour la combattre : au lieu que lors qu'on ſe ſert d'un remede ſans aucune interruption, l'action en eſt ralentie, &

l'effet n'en est plus si sensible : outre que par ce moyen on donne du relâche au malade, lequel dans une longue maladie, se lasse & se rebute facilement d'un mesme remede.

Dans les Fiévres qui sont accompagnées du dépost de quelques humeurs sur des parties, il est certain que le propre du remede étant d'empescher & de résoudre la coagulation des humeurs, & de leur redõner leur premier mou-

vement, il dégagera la partie du poids qui l'opprime, & détournera le cours de ce qui s'y porte, & en méme temps il fera cesser l'ébullition des humeurs, ou du moins il y contribuëra beaucoup avec le secours des autres remedes. Il faut sur tout prendre le temps de le donner lors que les humeurs sont encore en mouvement, & qu'elles ne sont pas tout à fait arrétées sur les parties, & le donner à plusieurs reprises, comme dans les

autres Fiévres.

Enfin le méme remede ne manquera de produire son effet dans les Fiévres malignes, où le ferment est plus acre & plus actif que dans toutes les autres, comme les accidens le font voir à ceux qui y font reflexion: il emoussera & corrigera l'acreté de ce mauvais levain, & avec l'aide des cordiaux & des specifiques ordinaires, il le fera transpirer ou passer par les voyes que la Nature luy fournira. Pour cela

il faut encore donner le le remede à pluſieurs repriſes, principalement dans le temps que ce mauvais levain, ou ce qu'il y a de plus malin dans toute la maſſe du ſang, fait éruption à la peau & à toute l'habitude du corps.

Il eſt neceſſaire d'ajoûter icy que pour s'aſſurer davantage de la gueriſon, & oſter la matiere des retours, on doit uſer de quelques purgatifs peu de jours aprés que la Fiévre eſt éteinte. Il eſt bon

de les joindre à quelques préparations de Quinquina, parce que de cette maniere, dans le temps mesme qu'on se purge, la vertu du remede est communiquée sans interruption. Il est aussi à observer qu'ils ne doivent pas estre des plus rafraîchissans, non plus que la liqueur dans laquelle ils sont donnez. Il ne faut pas non plus qu'ils soient pris dans une grande quantité de breuvage, de peur d'ôter trop tost le caractere du reme-

de imprimé dans le ſang. Il eſt encore à propos de donner ces purgatifs en petite doze, & de les donner plus frequemment, ſoit quelques jours de ſuite, ou de deux jours l'un, pour emporter peu à peu les mauvaiſes humeurs, ſans toucher aux bonnes qui ſont empreintes de la vertu du remede.

Il faut auſſi remarquer, que ſouvent aprés la guériſon d'une Fiévre, on ne laiſſe pas d'avoir quelquefois pendant la nuit

des moiteurs ou de legeres ſueurs, ce qui fait voir que par l'action du remede le ſang eſt plus fondu, & plus ſereux, ou ſi l'on veut plus ſubtil & plus volatilisé qu'il n'étoit auparavant : en ce cas il faut ſe ſervir de quelques purgatifs qui emportent par d'autres voyes la ſeroſité ſuperfluë, & qui aident à remettre le ſang dans ſon état naturel.

Pour ne laiſſer aucune difficulté ſur l'uſage du remede, il eſt à propos

de dire qu'encore que j'aye donné pour exemple de sa préparation une quantité de quatre pintes d'infusion à prendre à un febricitant, on ne doit pas s'arrêter precisément à cette quantité, si le malade l'a consumée devant la fin des jours pendant lesquels j'en prescris l'usage; il peut prendre encore une pinte ou deux de breuvage pour aller jusqu'à ce temps-là, n'y ayant, comme je l'ay dit, aucun inconvenient ny aucun

riſque d'en prendre plus que moins pour eſtre aſſuré d'une guériſon ſans retour.

S'il n'eſt pas beſoin d'uſer d'une grande circonſpection à l'égard de la quantité du Quinquina qu'on doit prendre, il n'en eſt pas de méme à l'égard du Laudanum: & ſi on trouve à propos de l'ajoûter, il faut que ce ſoit dans une tres-petite doze; par exemple d'un quart de grain ou d'un demy grain par priſe & pour le nombre

des prises où il doit entrer, & le temps auquel on s'en doit servir, il n'y a que les Medecins qui le puissent prescrire.

Si on veut se servir des autres préparations du Quinquina ; c'est à dire de sa teinture de son extrait, &c. il n'est pas besoin pour cela de châger la methode que je viens de donner : ce sera toûjours à plusieurs reprises & à mémes intervalles, à moins que dans une Fiévre peu considerable, dans un bon

ſujet, & dans une bonne ſaiſon on ne ſe veüille contenter de le donner cinq ou ſix jours de ſuite, une fois ſeulement par jour, dans le temps de l'intermiſſion. Il faut donner pour cela la teinture à chaque fois par petites cueillerées, la poudre par demie dragme, l'extrait par ſcrupule ou par grains. Loin de mépriſer cette pratique, je l'eſtime davantage en telles occaſions, & il ſeroit à ſouhaitter que dans toutes les autres

on pût également reüssir en donnant le remede moins frequemment & en moindre quantité ; Mais il faudroit toûjours observer que dans les Fiévres cõtinuës ou dans les intermittentes dont les accés sont longs & violens, & generalement lors qu'on remarque beaucoup de chaleur & de secheresse dans les parties, la boisson est toûjours à preferer aux bols & aux extraits, parce qu'elle se distribuë mieux dans la masse du

ſang, & que par ce mélange la chaleur du remede (ſi elle eſt à craindre) eſt affoiblie ſans qu'il en ſoit de méme de ſa vertu.

## RE'PONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LE REMEDE.

CE que je viens de dire des vertus de ce remede, ne ſeroit pas aſſez bien étably, ſi je ne répondois aux objections qu'on peut faire,

lesquelles jetteront d'abord des scrupules dans l'esprit de ceux qui n'auront pas encore un parfait usage du Quinquina.

La premiere objection leur pourra faire plus de peine que les autres. Que devient, dira-t'on, toute la matiere des Fiévres quand le remede ne fait aucune evacuation sensible ? ne doit-on pas craindre que cette matiere ne se rallume, ou qu'elle ne fasse de nouveaux desordres pires quelquefois que les premiers? Elle

le eſt fixée ou precipitée pour un temps, s'il faut ainſi dire; mais elle n'eſt pas évacuée, & ce qui en demeure ſert de levain pour produire de nouvelles fermentations : ainſi ce n'eſt qu'une guériſon imparfaite, ou plutôt une ſuſpenſion de Fiévre qui eſt ſujette au retour, & qui entraîne d'autres maladies pires quelquefois que les premieres.

Pour répondre, il ne faut que conſulter l'experience & la raiſon. La

premiere fera voir en tous ceux qui uferont de ce remede, de la maniere que je l'ay dit, tout le contraire de ce qu'on appréhende, puis qu'il y en aura tres-peu qui ne ſoient guéris ſans retour & ſans aucun accident. La ſeconde appuyera encore fortement ces experiences : elle eſt fondée ſur la vertu du remede, & ſur les mouvemens ordinaires de la Nature. Bien loin qu'il ait des facultez qui fixent ou qui précipitent & retiennent

les humeurs, il en a de de tout oposées; comme je l'ay fait voir. Il dissout & dissipe le levain des Fiévres, & en méme temps il ouvre les passages & les conduits; en suite dequoy la Nature pousse aisément la matiere du levain & les mauvaises humeurs, par des voyes qu'elle sçait trouver, soit par le ventre, soit par les urines ou les sueurs, ou seulement par la transpiration, selon que cette matiere est ou plus terrestre & plus

grossiere, ou plus déliée & plus subtile. L'exemple de ceux qui aprés étre guéris ne laissent pas d'avoir encore des sueurs ou quelques moiteurs plusieurs nuits de suite, suffira pour prouver ce que j'avance ; car cela fait voir indubitablement la fonte & la dissolution du levain, & que par ce moyen le sang est plus attenüé & plus volatilisé, comme je l'ay dit, ce qui est un effet tout opposé à cette prétenduë fixation de la matiere des Fiévres.

Ajoûtez à cela pour ſatisfaire ceux qui ne ſont pas contens s'ils ne voyent des évacuations qui frappent leurs ſens, que ſouvent il n'y a pas tant de matiere à évacüer qu'on ſe perſuade, & que quand la fermentation des humeurs eſt cessée, la plus grande partie de ces humeurs ſe tempere & ſe rectifie par la nature méme qui en fait alors un bon uſage. Je n'en veux pas d'autre exemple que celuy de quantité de gens qui n'uſant

d'aucuns remedes ne laiſſent pas aprés des accés ou des redoublemens tres-violens de ſe trouver tout d'un coup guéris de la Fiévre, ſans qu'il ſe faſſe ny par la Nature ny par l'art aucune évacuation ſenſible, & ſans qu'il en arrive de mauvaiſes ſuites.

On peut dire encore contre cette objection, que ſi les autres remedes qu'on employe ordinairement pour la guériſon des Fiévres, ne fixent pas les humeurs comme

on prétend que celuy-cy fait, ils ont des effets plus mauvais, lors qu'ils ſont trop ſouvent reïterez : les forces s'épuiſent, l'action de l'eſtomach & des autres parties s'affoiblit; les digeſtions demeurẽt imparfaites; & ainſi il ſe fait une continuelle generation de mauvaiſes humeurs ; ce qui entretient ſouvent la cauſe des Fiévres plus qu'il ne la détruit ; au lieu qu'ayant recours à ce remede, on évite ſouvent tout d'un

coup les inconveniens qui sont à craindre de la plus-part des autres.

Il ne faut donc pas dire que dans la suite, il laisse de méchantes impressions, & qu'on se ressent tost ou tard de cette pratique. C'est une accusation sans fondemẽt, & qui se pourroit plus legitimement rejetter sur plusieurs autres remedes. J'en reviens donc pour conclusion à la seule expérience; elle fera voir à tous ceux qui se serviront, comme il faut, du Quinquina,

Quinquina, & qui agiront de bonne foy, qu'on ne luy doit pas attribuer ce que d'autres causes auront pû produire, soit qu'il en faille accuser le déreglement du malade, ou s'en prendre à des maladies toutes nouvelles, ou enfin à la negligence qu'on a de prévenir des suites qui auroient paru aprés tout autre remede que celuy-cy, & peut-estre avec plus de danger & de violence. C'est ce qu'il faut empécher par tous les autres secours de

la Medecine, car on ne prétend pas agir icy en Empyrique, qui donne tout à sa drogue, qui la fait servir à tout, & qui méprise tout le reste & toutes les regles. On ne prétend pas non plus qu'il n'y ait point de Fiévres dont les accidens obligent à mettre beaucoup d'autres remedes en usage devant & aprés celuy-cy ; ou qu'il n'y en ait quelques unes où il ne trouve pas sa place, & où on est toûjours obligé d'avoir recours aux

remedes ordinaires, ſans s'écarter des regles generales établies depuis ſi long-temps & avec tant de raiſon, leſquelles on n'a pas la penſée de détruire par l'uſage de ce remede.

La ſeconde objection ne demande pas moins une réponſe que la précedente. On dira que le remede eſt chaud, qu'il eſt preſque toûjours donné dans du vin, & qu'en un mot c'eſt mettre du feu ſur du feu, & courir riſque d'augmenter la

Fiévre plutôt que de la diminuer.

Pour répondre à cette objection ; si on consulte la seule experience, on trouvera que tous les remedes qu'elle a mis en usage pour la guérison des Fiévres, & qui sont appellez des specifiques, ont autant ou plus de degrez de chaleur que celuy-cy ; & il ne faut pas douter que les Auteurs de ces remedes n'ayent fondé leur experiencesur la raison méme, & qu'ils n'ayent prétẽdu que cette chaleur étoit

neceſſaire pour reſoudre & pour diſſiper la cauſe de la Fiévre ; que la Fiévre méme étoit l'inſtrument, s'il faut ainſi dire, dont la Nature ſe ſervoit pour la cuiſſon de la matiere des Fiévres; que la meilleure criſe étoit la tranſpiration ou la ſueur, & qu'on ne la procuroit que par des remedes compoſez de parties ſubtiles, penetrantes & actives, & par conſequent de qualité chaude; & qu'enfin les remedes moderément chauds, vont à la coction & à

l'expulsion de la matiere Fiévreuse, au lieu que les remedes rafraîchissans empeschent bien souvent la parfaite effervescence des humeurs, qui conduit insensiblement à l'évaporation & à la dissipation de cette matiere des Fiévres.

C'est dans cette veuë qu'un des plus celebres Auteurs de l'antiquité dit fort bien, que la chaleur étant augmentée par les remedes, on doit esperer un plus grand relâche, & une plus prompte guérison, & qu'il est

quelque fois de la prudence d'un habile Medecin d'augmenter mesme le mal & le feu des Fiévres, parceque si le remede ne guérit pas sur le champ le mal present, il peut empécher celuy qui est à venir.

Mais pour appliquer en particulier ces raisons au Quinquina, j'ay déja dit que sa chaleur étoit plus moderée que celle de beaucoup d'autres remedes : ses autres qualitez, son amertume, son âpreté, sont aussi fort

temperées ; & c'est par ces qualitez qu'on nomme secondes, qu'on juge des premieres qui sont la chaleur, l'humidité, la secheresse, &c. Mais pour dire ingenuëment ce qu'on pense sur cette qualité du remede, il suffit, quel qu'il puisse étre, qu'il éteint & resout un ferment dont l'impression sur les parties est bien plus à craindre que celle qu'il pourroit faire luy-méme; cependant il est si vray qu'il ne fait aucune impression de cha-

leur, qu'on pourroit alleguer des exemples de perſonnes qui n'en ont eu aucun reſſentiment aprés avoir pris pendant pluſieurs mois du Quinquina. Le ſeul exemple de la guériſon des Fiévres ſuffira pour tous les autres, puiſqu'on ne peut pas dire raiſonnablemẽt qu'un remede, dont la proprieté eſſentielle eſt d'éteindre une Fiévre, doive augmenter la chaleur qui en eſt l'effet.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que quelque

autre remede qu'on employe pour la guérisõ des Fiévres, elles ne laiſſent pas ſouvent de durer fort long-temps, d'échauffer & de deſſecher les parties, & de produire des accidens fâcheux qui ne ſont que trop connus.

On peut donc conclure de là, que le veritable remede des Fiévres, de quelque qualité qu'il ſoit, eſt celuy qui peut tout d'un coup ôter la fermentation qui les cauſe, au lieu que les remedes qui ne guériſſent pas

toûjours, quoy qu'avec des qualitez contraires en apparence à cette chaleur étrangere, ne sont que des remedes par accident, qui vont plutôt à détruire les effets de la fermentation, que la fermentation méme.

Mais peut-étre qu'on craint davantage la chaleur du vin avec lequel on donne le Quinquina, que celle du Quinquina méme. Sans alleguer là dessus le sentiment des plus grands hommes de l'antiquité qui ordon-

noient le vin dans toutes les Fiévres, & méme les plus ardentes, & dans celles qui étoient accompagnées des plus fâcheux accidens; je diray seulement que celuy-cy ayant servy à tirer la teinture des autres drogues, a perdu la plus grande partie de sa force; qu'on le peut faire boüillir, ou y infuser à chaud le remede pour ôter une partie de ses esprits; qu'on peut le temperer avec des ptisannes ou avec des eaux convenables, ou enfin

pour lever tout ſcrupule, qu'on peut donner le remede en pluſieurs autres manieres qu'avec le vin. Le Quinquina, comme je l'ay dit, communique aſſez de vertu à des ptiſannes, ou à l'eau pure, pour n'eſtre pas pris inutilement de la façon la plus ſimple & la plus aiſée qu'on le puiſſe prendre.

On dira enfin que la Fiévre ſe trouve ſouvent ſujette au retour, ce qui fait voir que la cauſe n'en eſt pas emportée par ce

remede. Je ne ſçav pas ſi ceux qui feront cette objection, en auront donné ou pris de la maniere que je l'ay dit; mais je ſçay bien que ſans une tres-méchante diſpoſition du malade, ou ſans les erreurs qu'on peut commettre en donnant le Quinquina, les retours des Fiévres ſeront tres rares. Ceux qui faute d'expérience en douteront, ſe rendront peut-étre à la réponſe que j'ay faite contre la premiere objection, pour

montrer que par ce remede la cause des Fiévres est dissipée, & que leur levain est détruit: de sorte que quand au bout de quelques jours il y auroit du retour, on pourroit dire vray-semblablemẽt que c'est un nouveau levain qui produit une nouvelle Fiévre.

Il n'est pas necessaire d'entrer dans le détail des manquemens ou erreurs qui peuvent causer des retours. J'en ai déja touché les principales, lesquelles un habile Me-

decin peut éviter, quand il trouve un malade obeïssant. Il y en a une pourtant à laquelle on pourra bien ne pas prendre garde si l'on n'en est averti. Elle dépend du choix du Quinquina. Comme il s'en faut beaucoup que celuy qui n'est pas cultivé ait la méme vertu que l'autre, aussi n'a-t-il pas un effet si seur tant pour guerir, que pour empêcher les retours. J'en dis autant, & plus de toutes les autres choses qu'on luy voudroit

droit ſubſtituer par le rapport qu'il pourroit y avoir d'un bois, ou d'une écorce à une autre, rien n'eſt égal aux effets du Quinquina.

Mais ſuppoſons ces retours, le pis qu'il en puiſſe arriver pour eſtre entierement delivré, eſt de prendre encore une fois du remede, & méme en moindre quantité, & la Fiévre ne reviendra plus. Car de ſe vouloir perſuader qu'une Fiévre qui reviendra au bout de quelques mois, ſoit encore

un reste de la precedente, c'est vouloir se tromper soy-méme. Le remede pris pendant quelque temps a eu le loisir de détruire tout le ferment; & s'il en étoit resté, les chãgemens qui arrivent de jour en jour, & les mouvemẽs cõtinuels des humeurs qui roulẽt incessãment dans le corps, acheveroient de le changer ou de l'emporter, en sorte que ces retours viendront bien moins de quelque levain qui seroit caché en quelque en-

droit, que de ceux qui renaîtroient par de nouvelles occasions.

Enfin quand la Fiévre reviendroit par quelque reste de levain, ne vaudroit-il pas toûjours mieux qu'elle se partageât en deux temps, & qu'elle laissât au malade des intervalles favorables pour reprendre ses forces, que de n'avoir aucun relâche pendant tout le temps que la Fiévre ne cede point à tous les autres remedes? Ces autres remedes aprés

tout, exemptent-ils de retour, & ſont-ils d'un uſage plus facile & plus aſſuré ?

Ce ſont les objections que j'ay crû que l'on me feroit. Je ne doute point qu'on ne s'en puiſſe imaginer d'autres ; mais ſi avant que de les former on veut faire l'épreuve de ce remede ſuivant les regles que j'ay données, je ſuis perſuadé que le bon ſuccez préviendra ces objections, & empéchera qu'on ne ſe donne la peine de les propo-

ser. Pour moy je n'ay pas tant fait mes experiences sur le raisonnement, que mes raisonnemens sur l'experience.

Voila ce que j'avois à dire sur l'usage du Quinquina dans toutes les Fiévres. Je pourrois peut-estre assurer par les mémes raisons que j'ay avãcées en parlant des fermentations des Fiévres, qu'il est propre en general à détruire ou à empécher une partie des autres fermentations qui produisent d'autres ma-

ladies ; & ſur tout celles qui dépendent de l'excés des ſucs aigres qui prédominent ſouvẽt ſur tous les autres ; ce qui s'étend bien loin dans la Medecine, puiſque quantité de maladies prennent leur origine de ces mauvais levains. Il n'en faut pas d'autres exemples que les affections hypocondriaques & hyſteriques qui ſont fort connuës ſous le nom de vapeurs, dans leſquelles c'eſt un tres-bon remede, comme l'experience

l'a ſouvent fait voir. Je pourrois mettre dans ce même rang pluſieurs obſtructions de la ratte, du meſentere, & d'autres parties, les ſuppreſſions de quelques évacuations naturelles, les paſles couleurs, & d'autres maladies qui ont du rapport à celles là, dans leſquelles j'ay encore l'experience des bons effets de ce remede; mais il faut que chacun en ſoit convaincu par la ſienne propre.

Il eſt du moins aiſé de s'imaginer, qu'encore

que jusqu'à present on n'ait employé le Quinquina que contre les Fiévres, il peut estre destiné par la Nature à d'autres usages tres-salutaires dont on n'a pas encore fait épreuve; ce que l'on peut faire aisément, puis qu'on ne court aucun risque avec un remede qui n'a aucune qualité nuisible; & si les épreuves confirmoient cette pensée, on pourroit conclurre que la plus-part des maladies à quoy il seroit propre, differeroient
moins

moins dans leurs causes que dans leurs effets, & que le remede détruiroit par tout également une méme fermentation, laquelle produiroit de differens effets, selon les sujets qu'elle rencontreroit. Quoy qu'il en soit, on peut s'assurer par ce qui nous est seulement connu de ce remede, que la Nature n'en a guere produit de plus excellent : si on faisoit de nouvelles découvertes aussi utiles que celle cy, sur le sujet des remedes

qui peuvent servir à d'autres maladies, on ne meriteroit pas les reproches qu'elle nous peut faire justement, de ce qu'on neglige de rechercher les vertus & les proprietez de ses ouvrages.

FIN.





# *Extraict du Privilege du Roy.*

PAR Privilege du Roy, en datte du 11. Mars 1680. Il est permis à RENE' GUIGNARD, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé *la Guerison des Fiévres par le Quinquina*, en tel volume, marge & caractere qu'il voudra, pendant six années, à commencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu dudit Privilege; & deffenses sont faites à tous autres Libraires & Imprimeurs d'en imprimer ou faire imprimer, d'en vendre & debiter d'autres impressions que de celles faites par ledit GUIGNARD, ny d'en faire venir des pays étrangers de contrefaits, aux peines portées par le dit Privilege, & aux charges y contenuës.

Signé, par le Roy en ſon Conſeil, DALENCE' Et ſcellé.

*Regiſtré ſur Livre de le Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 23. Mars 1680. Signé* ANGOT, *Sindic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 25. Avril 1680.

